

# La sacralisation du paysage dans le voyage en Suisse au début du XIX<sup>e</sup> siècle

Claude REICHLER  
Université de Lausanne

## Le pèlerin et son dieu

Le 26 août 1832, séjournant à Lucerne, Chateaubriand reçoit la visite d'Alexandre Dumas. Ils parlent de la France, ils vont ensemble admirer le monument du 10 Août et, s'il faut en croire Dumas, Chateaubriand s'arrête longuement sur le *Kapellbrücke*, le célèbre pont couvert historié, pour jeter des morceaux de mie de pain aux poules d'eau du lac des Quatre-Cantons.

*Deux heures après cette conversation – conclut Dumas – je m'éloignai de Lucerne dans un bateau conduit par deux rameurs; j'avais vu de la ville ce que je voulais en voir, et, de plus, j'en emportais un souvenir que je ne comptais pas y trouver, celui d'une entrevue avec M. de Chateaubriand; j'étais resté tout un jour avec le géant littéraire de notre époque [...]. Je l'avais mesuré comme ces montagnes des Alpes qui s'élevaient blanchissantes sous mes yeux; j'étais monté sur son sommet, j'étais descendu au fond de ses abîmes; j'avais fait le tour de sa base de granit, et je l'avais trouvé plus grand encore de près que de loin, dans la réalité que dans l'imagination, dans la parole que dans les œuvres. [...] Quant à lui, il est probable qu'il a oublié non seulement les détails de ma visite, mais encore la visite elle-même, et c'est tout simple: j'étais le pèlerin et il était le Dieu<sup>1</sup>.*

Le grand homme semble n'avoir pourtant pas oublié le jeune auteur, dont il note la rencontre dans son « Journal de Paris à Lugano » qui relate le séjour en Suisse effectué en 1832, à la suite de l'affaire de la Duchesse de Berry<sup>2</sup>.

L'intérêt du texte de Dumas ne réside pas dans l'anecdote qu'il raconte, mais dans le témoignage de religion littéraire qu'il apporte, et dans la monumentalisation de l'écrivain, grandi aux dimensions du paysage alpestre tout entier. Dumas ne craint pas de filer la métaphore, même si celle-ci n'a pas beaucoup d'affinités avec le poète des rivages battus par les flots et des landes embrumées. Mais Chateaubriand ne représente pas seulement le prestige littéraire, il est aussi un grand légitimiste en exil. À Lucerne, ville aristocratique et catholique liée à l'histoire de la monarchie française, il se trouve lui-même en pèlerinage. Le monument du 10 Août que les deux hommes vont

même si celle-ci n'a pas beaucoup d'affinités avec le poète des rivages battus par les flots et des landes embrumées. Mais Chateaubriand ne représente pas seulement le prestige littéraire, il est aussi un grand légitimiste en exil. À Lucerne, ville aristocratique et catholique liée à l'histoire de la monarchie française, il se trouve lui-même en pèlerinage. Le monument du 10 Août que les deux hommes vont contempler, commémore en effet le massacre des gardes suisses aux Tuileries durant la Révolution ; c'est une sorte de tombeau des Bourbons. Chateaubriand évoque dans une page de son journal le bas-relief de Thorwalsen taillé dans le roc, représentant un lion expirant sur l'écu de France qu'il protège encore de sa patte affaissée. Il se compare lui-même au lion dans sa défense de la monarchie légitime, « faible, mais non parjure »<sup>3</sup>. Le voyage de l'été 1832 est une visite aux disparus, un rappel du passé dans le présent. Tout le séjour à Lucerne est marqué par un sentiment mélancolique qui s'étend au paysage et à l'histoire de la Suisse. Lorsqu'il visite la Collégiale (*Hofkirche*), il s'attarde dans le cimetière et déchiffre des épitaphes où il lit son propre destin : « Arrête-toi, voyageur ; passe ton chemin, voyageur ». Son regard, errant sur les lointains, le lac et les sommets, endeuille la nature devenue comme un champ des morts où seraient rassemblés les héros du Moyen Âge helvétique et les écrivains romantiques qui en avaient renouvelé la mémoire, Schiller et Jean de Müller : « mes yeux cherchaient dans l'immense tableau la présence des plus illustres morts, et mes pieds foulaient les cendres des plus ignorés<sup>4</sup> ».

Cette prédilection pour le funèbre, sentiment que le monde est habité par la mort, est caractéristique de Chateaubriand voyageur : tout l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* en était marqué. Mais on peut s'étonner de la trouver si fortement exprimée au milieu des Alpes... En fait, Chateaubriand n'innove pas : dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, on rencontre une sensibilité mélancolique dans les récits de la plupart des voyageurs en Suisse ; elle y fait bon ménage avec les grandes exaltations paysagères. La vogue du voyage en Suisse, qui avait commencé au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, avait atteint son apogée dans le dernier quart du siècle avec la deuxième génération des lecteurs de la *Nouvelle Héloïse*, qui furent aussi les admirateurs de Gessner et de Lavater. La passion de la haute montagne et la recherche du sublime, l'engouement pour la vie pastorale et l'idylle alpestre, la croyance en un bonheur simple et partagé, dans des communautés humaines proches de la nature, tout cela comblait les âmes sensibles. L'idéalisation extrême de la Suisse et des cantons alpins engendra un véritable mythe dans la culture européenne de la fin des Lumières. Un mouvement critique se fit jour pourtant, qui dénonçait les illusions de

l'égalité « primitive » et ironisait sur la rusticité et l'ignorance des bergers des Alpes. Parallèlement, la fin de l'Ancien Régime en Suisse même, puis les Restaurations en France et en Suisse, soulignaient l'éloignement du monde passé. Il était devenu impossible d'idéaliser naïvement ; mais une fascination était à nouveau accessible par-delà la conscience d'un deuil<sup>5</sup>.

Dès lors, il n'y avait plus découverte, mais répétition, retour sur des lieux déjà dits, des sentiments déjà éprouvés ; le voyage tendait vers la commémoration, la résurrection des premières fois. Ce mouvement était accompagné d'une dévotion pour les grands voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, et en particulier pour les écrivains qui avaient décrit les beautés des Alpes. Dans le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, le voyage en Suisse se double ainsi d'une visite aux ombres des grands disparus. Cette remontée aux lieux saints d'une expérience et d'une écriture, – tel est la forme de pèlerinage littéraire dont je voudrais vous parler aujourd'hui. Il compose un chapitre peu connu, mais qui me semble intéressant, de l'instauration d'une religion de la littérature, de ce mouvement historique que Paul Bénichou a nommé « le sacre de l'écrivain ». Il constitue aussi un moment important dans l'histoire de la perception des paysages, lorsque l'esthétique s'ouvre au sentiment du sacré, lorsqu'à la jouissance du beau et du sublime se substitue la recherche de l'infini.

### La visite aux grands disparus

Voici Sainte-Beuve accomplissant un tour en Suisse et racontant ses excursions lémaniques dans ses lettres de l'été 1837 :

*J'ai admiré la nature, mais j'y ai aussi cherché la trace des hommes célèbres, gardant mon goût de biographie littéraire à travers mes dissipations poétiques. [...] J'ai vu Vevey, et j'ai parlé à Claire, à Julie ; j'ai salué le coteau charmant au bas duquel est Clarens. J'ai vu, au rivage d'en face, les rocs de Meillerie, puis Coppet où j'ai dîné, mais je m'étais promené seul une autre fois que j'y étais venu sans rencontrer personne ; de beaux ombrages tristes, solitaires ; un petit Versailles qui n'a plus ses fêtes. J'ai été aussi à la maison de M. Diodati, où Lord Byron logeait. Shelley habitait avec sa sœur (qu'aimait Byron) une petite maison au bas, près du lac ; en face est Genthod où a vieilli l'honnête Bonnet. À Lausanne, j'ai cherché la maison appelée la Grotte, et aussi une autre à côté, Beauséjour où a logé Gibbon. Mais c'est à la Grotte qu'il a terminé sa grande histoire. [...] En voyant le lac de Thoune d'où je viens, j'ai été heureux d'y suivre la trace de Chénier<sup>6</sup>...*

À propos d'Aigle, où il séjourne, il cite encore Senancour et son roman *Obermann*. La lettre de Sainte-Beuve ressemble à une anthologie – et d'ailleurs tous les voyageurs cultivés connaissaient les

écrivains nommés et les lieux de leur séjour. La pratique du pèlerinage littéraire avait commencé, un demi-siècle auparavant, à Clarens, que Sainte-Beuve mentionne en premier, avec les personnages et les décors de la *Nouvelle Héloïse*. À partir de 1775 environ, la plupart des voyageurs s'y rendaient en lisant le roman de Rousseau, pointant du doigt les lieux qu'ils reconnaissaient et admirant les descriptions. La première notation d'un sentiment qui va au-delà de la curiosité et de l'admiration se trouve dans les observations et les notes que le traducteur français de William Coxe ajoute au texte qu'il traduit<sup>7</sup>. Le voyageur anglais, polygraphe cultivé et cosmopolite, avait décrit Vevey en quelques mots, et parlé des beautés pittoresques du lac, des montagnes abruptes qui bordent la côte de Savoie ; il avait consacré un paragraphe à Rousseau et à la *Nouvelle Héloïse*, comparant les pages du roman et les lieux de l'action supposée. Coxe trouve l'art de l'auteur, si grand soit-il, en-dessous de la réalité ; pour lui la vue des choses-mêmes éclaire et magnifie le texte, car rien ne saurait égaler en magnificence cette nature sublime.

Son traducteur accroche à deux reprises des notes personnelles à ces quelques pages :

*Avant de quitter Vevey, que celui qui est fait pour éprouver certaines sensations monte vers son église, qui est placée sur une hauteur, d'où elle domine la ville, le lac, et les sombres roches de Meillerie ; qu'il visite son cimetière ombragé d'arbres antiques, et qu'assis au pied de ses murs il attende le coucher du soleil et le calme du soir pour jeter encore un regard sur le tableau admirable qui s'offre à sa vue<sup>8</sup>.*

*À quelque distance de Clarens est le château de Chillon, qui rappelle des idées si tristes. C'est un édifice gothique, bâti sur un groupe de rochers, qui s'élève du sein du lac, et contre lequel ses eaux se brisent avec un bruit lugubre<sup>9</sup>.*

Cimetière, crépuscule, sombres roches, monde sonore... – Ramond met en évidence les éléments qui deviendront ceux de la mélancolie romantique, et cela bien avant la génération des poètes anglais ou de Senancour. Il peut le faire parce que le paysage de Vevey est pour lui hanté par une disparition ; les tristes idées que lui rappelle le château de Chillon viennent en effet du souvenir de la mort de Julie, conséquence du moment où elle s'était jetée dans l'eau à cet endroit-là pour sauver son fils. Le voyageur sensible se présente comme un témoin des impressions douloureuses provoquées par le paysage. Il partage son ressentir avec ceux qui auront lu *La Nouvelle Héloïse* d'une certaine sorte de lecture, et seront capables d'éprouver l'essence du paysage, qui est le deuil. À l'inverse de ce qui se passait chez William Coxe, c'est pour Ramond le livre qui fait comprendre le paysage, c'est à partir du texte que les choses prennent sens. On n'est

plus dans une culture de la *mimésis*, qui va du monde à la représentation, mais dans un univers mental où la littérature est première, par la médiation d'un moi imprégné de lectures. Comme pour souligner cette place éminente de la fiction écrite, les lieux du roman sont chargés d'une religiosité diffuse dans laquelle le voyageur se plonge et se perd.

Nombreux seront les pèlerins de cette Mecque de la sensibilité qu'est devenu le rivage lémanique. Voici encore Stendhal, qui note dans la *Vie de Henri Brulart* (son autobiographie écrite en 1836), en se rappelant son passage par la Suisse avec l'armée de Napoléon :

*À Rolle, ce me semble, arrivé de bonne heure, ivre de bonheur, de la lecture de la Nouvelle Héloïse et de l'idée d'aller passer à Vevey, prenant peut-être Rolle pour Vevey, j'entendis tout à coup sonner en grande volée la cloche majestueuse d'une église située dans la colline, à un quart de lieu au-dessus de Rolle ou de Nyon ; j'y montai. Je voyais ce beau lac s'étendre sous mes yeux, le son de la cloche était une ravissante musique qui accompagnait mes idées, en leur donnant une physionomie sublime<sup>10</sup>.*

Rousseau a provoqué souvent ces mouvements de ferveur dévote (que l'ironie de Stendhal ne cherche pas à effacer). Ce n'est pas ici le lieu de parler des visiteurs qui rendirent hommage à sa tombe, dans le parc d'Ermenonville, sur l'île des Peupliers, mais bien de ceux qui vinrent voir l'île Saint-Pierre, sur le lac de Bienné, dont Jean-Jacques parle dans les *Rêveries du promeneur solitaire*. Celle-ci fut fréquemment visitée, parfois par des voyageurs que poussait une curiosité vulgaire, mais aussi comme le lieu d'un pèlerinage quasi religieux. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, au moment où commençait la Révolution, Nicolaï Karamsine, le futur auteur de *L'Histoire de la Russie*, s'attarde sur l'île et y évoque longuement la fin de la vie de Rousseau, ses luttes, ses méditations solitaires, ses exils. L'admiration nostalgique et le sentiment de l'absence sont si prégnants que Karamsine ne peut s'empêcher de faire surgir le fantôme de Jean-Jacques, au cœur d'une scène familière, imprégnée d'humanité et d'immanence. Il faut lire ce passage, qui concentre tous les éléments de notre thème :

*Je regardai autour de moi : c'était comme un deuil universel. Le crépe mélancolique de l'hiver enveloppait la nature. Je m'assis : le lac de Bienné était calme et limpide ; on voyait autour, dans les campagnes, monter la fumée des maisons, et plus loin apparaissaient les bourgades de Bienné et de Nidau. Mon imagination frappée me fit apercevoir un bateau voguant sur l'onde unie du lac ; le zéphyr en était l'unique pilote. Il y avait dans ce bateau un homme d'un aspect vénérable, en costume oriental. Ses yeux, levés au ciel, exprimaient une profonde méditation et un calme philosophique. C'est lui, me dis-je, qu'on a chassé successivement de France, de Genève, de Neuchâtel, comme pour lui*

*faire expier les faveurs de la nature qui l'avait doué d'un esprit supérieur, d'une âme tendre et sensible*<sup>11</sup>.

Dans la suite de son récit, Karamsine raconte qu'il voit venir à lui, sur l'île, se promenant en lisant dans un livre ouvert, un jeune Anglais qui s'arrête à sa hauteur et lui dit : « Vous pensez à lui ! ». Comme avec Ramond de Carbonnières, c'est le texte (ici les *Réveries*) qui oriente et anime la vision. La coloration religieuse vient de cette primauté de la littérature, qui agit à distance, ou dans l'absence, comme une magie imprimant à la réalité ses contours et ses significations. De plus, la rencontre d'un Russe et d'un Anglais sur l'île Saint-Pierre rend manifeste le caractère de pèlerinage culturel par lequel l'Europe « sensible » et intellectuelle vient se reconnaître *aux sources d'un texte*.

On pourrait citer de nombreux exemples de ces ferveurs parfois hallucinées suscitées par les visites « rousseauistes » sur les rives lémaniques, de Friedrich Matthiesson (*Der Genfersee*) à Byron (*Childe Harold*). En même temps que les grands écrivains ont été sacralisés (Rousseau ouvrant la série), l'espace paysager s'est trouvé transformé en un lieu de culte. Les rives du lac Léman abritent ainsi, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs sanctuaires littéraires qui commémorent des écrivains. Coppet en offre un exemple privilégié, dont Louis Simond, qui visite le château en 1819, deux ans après la mort de Mme de Staël, écrit qu'il s'agit d'un « lieu consacré »<sup>12</sup>. Les voyageurs visitent habituellement le parc, avant de se recueillir derrière les murs qui protègent l'accès au caveau familial où reposent Necker, sa femme et leur fille.

Chateaubriand se rend à Coppet à la fin de septembre 1832, après le séjour à Lucerne dont nous avons parlé, et alors qu'il habite Genève. Cette visite fait donc suite au « Journal de Paris à Lugano » dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Il est avec Mme Récamier, qui fut l'amie intime de Germaine de Staël, et qu'il nomme pour l'occasion « ma compagne de pèlerinage ». Après avoir parcouru les appartements déserts, ils se promènent sous les arbres du parc et parviennent au bosquet et à la crypte. Juliette Récamier pénètre seule dans le bois et reste quelque temps à se recueillir. Lorsqu'elle réapparaît, écrit Chateaubriand, elle est « pâle et en larmes, funèbre elle-même comme une ombre »<sup>13</sup>. Voilà remarquablement indiquée la valeur symbolique de cette visite, et sans doute de tout pèlerinage littéraire dans le voyage en Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle : c'est un passage aux enfers, un voyage chez les ombres<sup>14</sup>. Le paysage du Léman se métamorphose alors en un espace funèbre, où défilent les images des grands disparus :

*Resté assis sur un banc devant le mur d'enceinte, je tournais le dos à la France et j'avais les yeux attachés, tantôt sur la cime du Mont-Blanc, tantôt sur le lac de Genève : des nuages d'or couvraient l'horizon derrière la ligne sombre du Jura ; on eût dit d'une gloire qui s'élevait au-dessus d'un long cercueil. J'apercevais de l'autre côté du lac la maison de Lord Byron, dont le faite était touché d'un rayon du couchant ; Rousseau n'était plus là pour admirer ce spectacle, et Voltaire, aussi disparu, ne s'en était jamais soucié. C'était au pied du tombeau de Mme de Staël que tant d'illustres absents sur le même rivage se présentaient à ma mémoire ; ils semblaient venir chercher l'ombre leur égale pour s'envoler au ciel avec elle et lui faire cortège pendant la nuit.*

### Le paysage monument

Dans un mouvement de synecdoque semblable à celui que nous avons analysé à propos du passage dans le cimetière de la *Hofkirche* de Lucerne, Chateaubriand transmue le paysage entier en un monument funéraire, faisant appel à un ensemble de références parfaitement syncrétiques : d'un côté, des nuages baroqu岸ants, frangés d'or, font comme les ailes d'anges glorieux ; de l'autre, le Léman est comme un fleuve funéraire sur les rivages duquel errent les âmes des écrivains morts ; au centre Mme Récamier, sortant du « bocage funèbre » (expression empruntée littéralement du Chant VI de l'*Énéide*) est à la fois Enée et la Sybille... Les romantiques ont affectionné ces états marqués par le sentiment du deuil, et le voyage en Suisse – plus que toute autre destination de voyage au XIX<sup>e</sup> siècle – a été l'occasion de les déployer. Mais ce qui importe pour notre propos, c'est que l'imaginaire du deuil est aimanté par l'hommage aux écrivains disparus, par le désir d'en entretenir la mémoire en puisant dans leurs textes le sentiment de la beauté.

L'endeuillement du paysage concourt aussi à donner sens à ces représentations que l'historien de l'art Enrico Castelnuovo a décrit comme une vision gothique des Alpes<sup>15</sup>. Dans l'iconologie comme dans les récits de voyage, les montagnes prennent des allures de cathédrales ou de châteaux en ruine. Les poètes poursuivent, dans ce décor devenu lui-même spectral, les amours perdues et les âmes défuntes. Mickiewicz et Slowacki, les deux grands poètes polonais, pleurent des amantes idéales dont le souvenir se répand sur les cascades, les rochers, les forêts... Dans la prose française, le témoignage le plus important de cette transformation du paysage en monument de l'âme endeuillée est sans doute l'*Obermann* de Senancour<sup>16</sup>. Le héros n'y accomplit pas à proprement parler de pèlerinage, mais on pourrait montrer que le texte même de Senancour, par l'usage de la reprise, de la référence implicite, de la réécriture, rend

constamment hommage aux écrivains découvreurs des Alpes, notamment Horace-Bénédict de Saussure, Marc-Théodore Bourrit, Ramond de Carbonnières et bien sûr Rousseau.

Le personnage de Senancour et tous les voyageurs romantiques, comme l'avait fait déjà Ramond, s'aventurent à pied, seuls ou accompagnés d'un guide. Grande figure du romantisme, le *Wanderer* ! La marche par étapes, les rencontres de hasard, la nature proche, – il a quelque chose d'un pèlerin en route vers nul sanctuaire, emportant avec lui l'amour lointain ou rêvé en chemin. Le *Lied* a chanté ce thème sur son registre aimable (*La belle meunière*) ou sombre, qui côtoie l'angoisse et la folie : *Le voyage d'hiver*. Le voyage d'Astolphe de Custine dans les Alpes est marqué par cette thématique. Le jeune marquis a vingt ans lorsqu'il parcourt la Suisse, en 1811, en compagnie de sa mère, qu'il laisse fréquemment dans les villes étapes pour entreprendre des marches en solitaire. Son récit se présente comme un mixte de correspondance et de journal intime. On y trouve le fantôme de l'amour perdu, l'attente de l'alter ego ; on y perçoit le lien intime entre l'âme et la nature, le sentiment de l'incomplétude, une attention qui se concentre sur quelques tableaux chargés d'un sens mystérieux ; on y entend le chant des pâtres et le son lointain du cor ; il n'y manque même pas le sens d'une ironie métaphysique, dans cette nature qui semble imiter son image, et qui n'est peut-être que décor et simulacre. Si le voyage de Custine a lieu en 1811, le texte qu'il en tire paraît vingt ans plus tard, en 1830, comme une partie des *Mémoires et voyages*. Custine a développé sa personnalité d'écrivain, il a beaucoup lu (et notamment *Obermann*), il met en œuvre avec force la sacralisation des lieux et des paysages. La divinité que Custine découvre dans les hautes montagnes est celle d'un Dieu sensible, qui change de visage selon les émotions du marcheur. Selon les spectacles qu'il contemple, celui-ci peut se sentir habité d'une religiosité diffuse, immobile et douce, celle que lui livre la contemplation d'un lac où vogue une barque solitaire : image favorite, où Custine voit le passage des âmes, l'errance des vies en route vers l'au-delà. Mais il peut aussi se sentir envahi par une sacralité violente et terrible : le sentiment religieux n'est jamais si puissant que lorsqu'un sentier le mène, en haute altitude, vers les spectacles de chaos et de désolation des rocs et des glaces. Le sens du sublime alors éprouvé ne relève plus, comme au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une catégorie esthétique, mais d'un bouleversement de tout l'être. Le sacré surgit dans le sentiment de présence d'un Dieu excessif, dont les tensions intérieures éprouvées par le moi sont l'image :

*Quelle contrée j'ai parcourue ! je découvrais les remparts du ciel ! d'immenses tours de granit et de cristal s'élevaient jusqu'aux nues, des cascades effroyables*

*s'engloutissaient dans des abîmes qu'elles-mêmes s'étaient creusés ; la nature en ces lieux m'expliquait mon cœur, je le retrouvais avec toutes ses bizarreries, et j'ose dire avec toute sa noblesse<sup>17</sup> !*

Les écarts irréconciliables du haut et du bas se disent dans le vocabulaire architectonique du gothique, qui appuie l'interprétation chrétienne développée par Custine. D'autres pages de ce voyage sont plus explicites encore :

*Les hautes montagnes avec leurs déceptions et leurs prestiges, sont l'emblème d'une vérité abstraite ; quand l'esprit s'est élevé jusque là, il peut encore jouir d'un spectacle imposant, quoique différent de celui qu'on attendait. On ne regarde plus la nature, on l'interroge ; tout y devient mystère, allégorie, tout y paraît révélation, et l'on éprouve des impressions analogues aux graves émotions que produit la lecture des livres sacrés ! [...] Les montagnes vues de loin sont du domaine des arts ; vues de près, elles passent dans celui de la philosophie chrétienne. On devrait défendre leur approche aux profanes, comme autrefois on écartait du sanctuaire tout ce qui n'était point initié<sup>18</sup>.*

L'idée du voyage comme pèlerinage est modulée ici sur une vision ésotérique de l'initiation. La montagne est un texte : non plus celui des écrivains, mais celui de Dieu lui-même. Dans un mouvement de compréhension que Baudelaire encore fera sien, les péripéties et les lieux du déplacement sont interprétés comme des allégories dont le poète est le déchiffreur.

### Les Pèlerinages de Suisse

Sous la plume de Louis Veillot, catholique ultra et polémiste, abondent les exécérations dévotes, les jugements sommaires, les laudations simplistes : tout le « fanatisme » que Voltaire avait combattu, dont il avait cru éloigner les fantômes. En le lisant aujourd'hui, on peut éprouver quelque honte pour ceux qui partagent sa foi. Il est l'auteur d'un livre intitulé *Les Pèlerinages de Suisse*, paru en 1839, qui fut réédité à de très nombreuses reprises au cours du siècle. Veillot a le sens du trait, ses descriptions touchent ; il est un des rares qui ait su dire le charme de Fribourg au XIX<sup>e</sup> siècle, ville souvent manquée par les voyageurs, malgré l'engouement de tous pour le gothique et les vieilles pierres. Son livre est un brulôt anti-protestant qui prend parti dans les conflits confessionnels qu'a connus la Suisse du premier XIX<sup>e</sup> siècle. Il présente un intérêt dans l'histoire du voyage en Suisse pour plusieurs raisons : il recherche et fait connaître des lieux peu connus, sortant des itinéraires balisés et des récits standards ; il a le goût des histoires populaires et du vieux folklore<sup>19</sup> ; enfin, il réécrit l'histoire de la Suisse à partir d'un point de vue catholique, et plus

précisément à partir de la réaction catholique française dont il est un défenseur zélé. Mettant en évidence le peuple, les ferveurs simples, la croyance du cœur, il compose un voyage absolument opposé aux thèmes développés par les Lumières. Le centre de son voyage, qui rayonne sur le livre entier, c'est l'église d'Einsiedeln et le pèlerinage de Notre-Dame-des-Ermites, institué depuis le haut Moyen Age comme dévotion à la Vierge.

Les pèlerinages de Veullot n'ont donc rien de « littéraire ». Au contraire, exécrant la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle, il abomine le culte des grands écrivains qu'elle a produits dans la tradition du voyage en Suisse. Il n'a pas d'expression assez sévère à propos de l'« Ode au Léman » de Voltaire. Il commence son livre par un chapitre intitulé « Un saint genevois », qui décrit avec une ironie cinglante les commémorations du cinquantenaire de la mort de Rousseau, de « saint Jean-Jacques Rousseau », à Genève. Il se moque de Gessner, lance des piques contre Erasme. On voit que rien ne l'effraie. Le pèlerinage lémanique aux mânes de Julie, accompli par tant d'âmes sensibles depuis la génération de 1775, ne trouve évidemment pas grâce à ses yeux, et fait l'objet d'un peu charitable récit. Veullot raconte qu'il se trouvait un jour dans la voiture de poste de Genève à Vevey, en compagnie d'une dame d'âge mûr et d'assez forte corpulence, quoiqu'encore coquette et portée à bien vivre. Il brosse un portrait peu flatteur de cette dame qui lui semble être « suisse ou flamande »... À un moment quelqu'un dit, apercevant un clocher : « Voici Vevey ». La dame alors se précipite vers la portière et demeure figée à la fenêtre :

*Après avoir longtemps regardé, elle se rassit pensive, soupirant comme un soufflet de forge, et nous eûmes l'incroyable spectacle d'un sentiment de mélancolie dans les petits yeux et sur le petit front d'une Héloïse de quarante-cinq ans, car il s'agissait d'Héloïse au fond de ce cœur tendre : la grosse femme n'avait à Vevey ni ses enfants, ni son mari, ni sa caisse à chapeaux<sup>20</sup>.*

À Vevey, explique Veullot, « un souvenir fantastique domine tout : c'est celui de Julie d'Étanges ». Pour lui, il s'agit de s'en affranchir, d'éviter la dangereuse attraction du personnage romanesque, sa fausse vertu, le piège de sa fin tragique ; il s'agit de ne pas confondre littérature et morale, malgré les raisonnements spécieux de Rousseau. On voit que Veullot refuse tout à la fois le sacre de l'écrivain et la divinisation de ses chimères. Le pèlerinage, pour lui, doit rester une pratique exclusivement religieuse.

## NOTES

<sup>1</sup> DUMAS, A., *Impressions de voyage en Suisse*, Paris, Maspero, « La Découverte », 1982 [1833-1837], 2 vol ; la citation est tirée du tome II, p. 64.

<sup>2</sup> Ce « Journal » est inséré au Livre trente-sixième des *Mémoires d'Outre-Tombe*. « Voici M. Alexandre Dumas », écrit Chateaubriand ; « je l'avais déjà aperçu chez David, tandis qu'il se faisait mouler chez le grand sculpteur » (cité d'après l'édition Pléiade, t. II, p. 595). Il se peut bien sûr que cette notation, dont la bienveillance n'est pas évidente, ait été insérée après la parution des *Impressions* de Dumas...

<sup>3</sup> *Mémoires d'Outre-Tombe*, op. cit., p. 578.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 577.

<sup>5</sup> Pour l'histoire du voyage en Suisse dans la culture européenne, voir REICHLER, Cl. et RUFFIEUX, R., *Le Voyage en Suisse. Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, éd. Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1998. Par commodité, je renverrai à cette anthologie pour les citations suivantes. Le « Journal de Paris à Lugano » s'y trouve aussi, aux pp. 950-968.

<sup>6</sup> *Le Voyage en Suisse*, op. cit., p. 778.

<sup>7</sup> RAMOND de CARBONNIÈRES, L.F., *Lettres de M. William Coxe à M. William Melmoth, sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*, Paris, 1782, 2 vol.

<sup>8</sup> *Le Voyage en Suisse*, op. cit., p. 488.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 489.

<sup>10</sup> Cité ici d'après *Le Voyage en Suisse*, op. cit., p. 856.

<sup>11</sup> *Le Voyage en Suisse*, op. cit., pp. 498-499. Les *Lettres d'un voyageur russe* sont parues pour la première fois en russe entre 1791 et 1801. Elles sont cités ici d'après la traduction française de l'édition Quai Voltaire, Paris, 1991.

<sup>12</sup> « Coppet, longtemps habité par M. Necker et sa célèbre fille, leur sert à présent de tombe commune ; c'est un lieu consacré » (*Le Voyage en Suisse*, op. cit., p. 766). L'ouvrage de Louis SIMOND est paru à Paris en 1822.

<sup>13</sup> *Mémoires d'Outre-Tombe*, op. cit., p. 606. Cette visite à Coppet est donnée dans *Le Voyage en Suisse*, op. cit., pp. 768-769. Quant au « Journal de Paris à Lugano » il figure aux pages 950-968.

<sup>14</sup> Le thème du retour dans le pays des morts est développée dans le texte même : le mémorialiste rapproche cette visite à Coppet de la visite au château familial abandonné que fait le héros dans *René*, et de la visite à Combourg qu'il effectua lui-même au moment de partir pour l'Amérique, en 1791 ; il y vit son père pour la dernière fois.

<sup>15</sup> CATELNUOVO, E., « Alpi gotiche », in *Rivista storica italiana*, LXXX, 1967, pp. 182-191.

<sup>16</sup> Paru en 1804, *Obermann* est resté presque inconnu jusqu'à la réédition préfacée par Sainte-Beuve en 1833.

<sup>17</sup> *Le Voyage en Suisse*, op. cit., p. 681.

<sup>18</sup> *Ibidem*, pp. 710-711.

<sup>19</sup> Veullot ne craint pas le paradoxe, puisqu'il emprunte au Doyen Bridel, écrivain et pasteur protestant, plusieurs des récits populaires qu'il rapporte.

<sup>20</sup> VEUILLOT, L., *Les Pèlerinages de Suisse*, Tours, 1877, p. 41 [1839].